4 L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS—MERCREDI, 27 NOVEMBRE 1912

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 novembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit.	Centigrade
7 h. du matin	62	9
Midi	64	16
3 P. M.	64	16
6 P. M.	62	15

Pauvres Enfants.

Il n'y pas d'enfants au monde qui soient entourés de dangers comme le sont les quatre filles et l'unique fils de l'Empereur de Russie. Dangers qui sont dûs moins aux complots des terroristes qu'aux machinations des propres membres de la famille impériale.

Il a été dit quelque part que si le premier tsar Nicolas était à la place de Nicolas I, il tuerait les grands ducs et déclarerait ses filles héritières présomptives de la couronne en cas de disparition du tzarévitch. La clef du dilemme d'élever les enfants impériaux provient du fait que si le tsar fait trop de concessions à son peuple il sera empoisonné. D'un autre côté sa Majesté n'ignore pas que si la main qui gouverne est de fer, la vie des quatre grandes Duchesses et de leur jeune frère est à la merci d'une bombe nihiliste. Les Grands Ducs ont la faveur de tout ceux qui ont un intérêt à ce qu'un régime d'abus tienne la place de la justice et de la tolérance. Les Régiments de la Garde prennent leurs ordres non pas du souverain, mais bien d'une couple de Grands Ducs des plus réactionnaires. Dans le cas où le Czar serait empoisonné, on a dit que l'impératrice serait enfermée dans une forteresse et un des Grands Ducs nommé régent.

Il est facile de comprendre l'anxiété de la Czarine, elle est mère avant tout et la crainte de voir quelque jour la vie de ses enfants en danger est le plus grand fardeau de la maitresse de cet immense empire. Dernièrement la santé du Czarévitch a donné beaucoup d'inquiétude à son entourage, le mystère qui entoure cette maladie subite n'est pas encore éclairci. Bien peu connaissent la vérité à ce sujet. Selon toutes probabilités il a été victime des machinations de ses grands oncles.

Bien souvent Nicolas II est accusé d'être un neurasthénique et de ne pas avoir toutes les qualités qu'on demande du chef d'une des grandes nations du monde. Peut-être la critique oublie alors que les sentiments paternels sont les mêmes chez les grands que parmi le commun du peuple, et certainement la vie de cette famille impériale trahie par les siens, méconnue par la majorité de ses sujets qui ignorent la vérité, doit être terriblement triste.

ROSES DE BULGARIE.

Au rebord des grands Balkans, et contre la Sredmagora sauvage, des vallées charmantes s'étalent en plaines joyeuses, et lorsqu'on pénètre dans les maisons, l'hospitalité des hôtes s'empresse à rejoindre la visite du voyageur par mille gourmandises.

De toutes les friandises curieuses que les servantes disposent sur la table, il est une sorte de confiture à la couleur chaude et framboisée qui séduit l'œil et déçoit le palais. C'est la marmelade de roses, dont la fadeur orientale déconcerte.

De ces pâtes au goût exotique et [subtil,
Evoquent, aussitôt qu'on les a sur [la bouche,
Le soleil, le harem, le fez et la ba- [bouche.

Car c'est ici le royaume de la rose, et le parfum conquérant circule en tous lieux, pénètre toute chose et s'en vient jusqu'à Stamboul aromatiser les loukoums de chez Hadji Bekir, confiseur du sultan.

Les bords de la Toundja et de la Strema serpentent jusqu'à la Maritza, parmi des bouquets de lumière et d'odeurs suaves. Très petits sont les champs, très pauvres les propriétaires, mais à la fin du printemps voici, par milliers, que des mains agiles parcourent les buissons épineux, saisissent à pleines mains les corolles, les ensachent et les portent à l'usine de distillation.

Alors l'humble, la misérable usine, qui ne comporte guère qu'un hangar avec quelques alambics autour d'une cour fangeuse, se remplit de la douceur enivrante des pétales embaumés. Et, dans ces pétales entassés, les hommes plongent à rudes poignées pour en bourrer les récipients. Après qu'ils ont garni la chaudière, ils ajoutent un peu d'eau, couvrent avec un chapeau à long bec et placent le tout sur un ardent feu de bois. La chaleur fait distiller les huiles essentielles, qui se rassemblent dans le chapeau, suivent la gouttière et vont se concentrer dans le serpentin entouré d'eau courante.

Lentement, au bas du serpentin, le liquide distillé s'égoutte, se recueille, et, après repos, l'essence monte à la partie supérieure des vases. C'est l'essence de roses, l'essence au parfum si puissant que deux grammes dans un litre d'alcool suffisent à faire une liqueur odoriférante.

Mais aussi c'est que, pour obtenir un litre, un seul litre de cet élixir, il faut plus de 4,000 kilos de pétales et qu'un a deux hectares sont nécessaires pour fournir ces 4,000 kilos de matière première. D'ailleurs les prix de l'essence, extrêmement variables selon les années, sont entre 800 francs et 2,000 francs le kilo.

La Bulgarie compte une récolte annuelle d'environ 13 millions de kilos de fleurs, ce qui lui permet, par un rendement en essence de 3,000 kilos, d'assurer les 9-10 de la production mondiale.

Et, cependant, cette richesse locale est bien primitivement entretenue là-bas. Les plantations initiales se font en ouvrant des sillons dans lesquels le paysan dépose de longues tiges qui s'enracinent et développent très vite une végétation abondante.

Par la suite les champs de roses reçoivent à l'automne un labour sommaire effectué avec cette charrue sans versoir qui rappelle la "sabane" des Petits-Russiens; parfois, en février, les femmes sen vont scarifier le sol à la houe. Et puis, sans aucune taille, sans sans aucun soin arboricole spécial, il n'y a plus qu'à attendre le temps de la floraison. L'arbrisseau fournit une récolte par an, a la fin de mai, et, au bout de cinq à six ans, les propriétaires rajeunissent la souche en la sectionnant au pied, afin de stimuler le départ de nouveaux rejets.

Quant à la distillation, elle souffre de la même indifférence traditionnelle, et, en dehors de la grande usine de Kazanlik, où l'on traite les pétales dans des alambics à vapeur, seuls les appareils rudimentaires à lente et incomplète extraction, sont universellement employés dans les campagnes.

On n'y connait point cette méthode de diffusion par la benzine qui donne ces pâtes paraffinées si nécessaires à l'industrie des parfums. Car c'est un procédé fort ignoré de ceux-là qui ne sont point des professionnels, que les plus fines essences de fleurs sont obtenues après digestion dans la benzine.

Depuis longtemps déjà on cherche, en France, en Allemagne, en Russie, à implanter la culture des roses bulgares en améliorant la race indigène des Balkans par le croisement. L'hybridation avec la rose de nos pays. La rose bulgare est, en effet, une fleur quasi sauvage avec trois rangées de pétales qui ne donnent qu'une récolte annuelle; et si l'on arrivait à faire produire à chaque fleur une corolle de huit à dix rangs de pétales et deux récoltes, le profit cultural en serait considérable.

Voici plus de dix ans que M. Gravereaux, le créateur de la roseraie du Hay, poursuit avec ténacité la recherche de cet heureux croisement. Toutefois, comme les résultats qu'il a obtenus ne sont qu'encourageants, mais pas définitifs, il continue consciencieusement ses travaux et, hormis les incomparables roses de Cannes, nous n'avons pas encore la rose prolifique, la rose à parfum qui compléterait d'une coquetterie nationale l'élégance française.

Longtemps encore c'est aux pays balkaniques que nous continuerons d'acheter la précieuse essence... Mais l'heure des parfums charmeurs a passé, et cependant que le canon tonne, que les vilayets sont en rumeur, que de grandes angoisses pénètrent les vallées attristées, les buissons n'ont plus de fleurs, il ne reste que des rameaux d'épines.

—o—

Mort de la princesse Marie de Belgique.

Cette nouvelle nous arrive de Bruxelles, datée du 26 novembre.

La princesse Marie, comtesse de Flandre et mère du roi Albert, est morte mardi matin, dans sa soixante-huitième année. La princesse a succombé à une douloureuse pneumonie dont elle souffrait depuis quelques jours.

Voulez-vous avoir de Beaux Pieds.

Evitez les chaussures pointues. C'est un docteur très distingué qui vous donne ce conseil. Ecoutez-le:

"A cause des absurdes chaussures pointues que portent les femmes et les hommes, notre race finira par devenir unidactyle."

Que signifie ce vocable harmonieux? Lisez plus avant.

"C'est-à-dire que nous cultivons notre gros orteil et que nous laissons tous nos autres doigts s'atrophier. Il nous est difficile de nous tenir sans souffrir atrocement, immobiles sur nos pieds meurtris et déformés par les chaussures. Nos doigts sont tordus ou chevauchent les uns sur les autres, et bien peu parmi nous oseraient les montrer tant ils sont laids. Dans le pied des races qui ne se sont pas astreintes à la mode stupide de nos bottines étroites, le second doigt est plus grand que le premier, le troisième, de la même longueur que le premier; le quatrième et le cinquième, plus petits, mais tous sont bien formés, bien droits; ils n'ont ni verrues ni cors, et s'étendent à plat pour bien épouser le sol pendant la marche: ce qui est extrêmement important; de même qu'il serait désirable que nos doigts fussent écartés quand nous posons le pied à terre comme ceux de la patte d'un animal.

"Pour arriver à ces résultats, il siérait que nos bottines soient assez lâches pour que nos doigts y soient à l'aise, et que le pied puisse se développer au lieu de s'atrophier, grandir, atteindre sa taille normale et pouvoir bien s'appuyer au sol, pendant la marche, la course ou le saut.

"Le pied naturel est un arc parfait, et ses deux colonnes, la plante et le talon, devraient être au même niveau c'est dire que le talon de la bottine ne devrait pas avoir plus d'un centimètre de hauteur et, en vue de l'équilibre, être aussi large que la partie la plus large de la semelle.

—o—

Toujours à propos des Balkans.

Un homme très embêté, c'est M. Otto Wilhelm Büchauser, de la maison Krupp, d'Essen....

M. Büchauser voyage pour les canons si demande..... Aux hommes de guerre de chaque pays il avait l'habitude de déclarer:

—Mes canons sont incomparables.... Je ne crains aucune concurrence. C'est solide, cela fonctionne admirablement et c'est très cher.

Les hommes de guerre répondaient:

—Avez-vous des références?....

—Oui, demandez aux Turcs!

Un homme non moins embêté, c'est M. von der Goltz, maréchal et, de plus, commis voyageur comme M. Büchauser.

M. von der Goltz voyage pour la stratégie, la tactique, la discipline et la méthode allemandes. Il a, lui aussi, son petit boniment:

—Ma stratégie est supérieure et ma tactique est "kolossale"!.... Essayez et vous verrez: c'est le succès assuré!....

Les clients possibles s'informaient:

—Avez vous des références!.....

—Oui, demandez aux Turcs! Nous le leur demanderons....

Un Hommage à la France.

"Nous sommes ses élèves", dit le vainqueur de Kirk-Kilissé

M. Reoé Puaux pronostique dans le "Temps" un nouveau succès des Bulgares dans la rencontre qui se prépare:

Quand on a parcouru les champs de bataille autour de Kirk Kilissé comme nous l'avons fait pendant ces trois derniers jours, quand on a chevauché parmi la panique d'une armée qui fond littéralement, on ne peut pas douter de la victoire finale des Bulgares: c'est le plus extraordinaire tableau que l'on puisse imaginer.

De Kirk-Kilissé à Jana, sur une distance de 20 kilomètres, la route est littéralement jalonnée tous les 100 mètres par des caisses d'obus turcs, des canons et des caissons embourbés ou renversés dans les fossés; on finit même par ne plus y faire attention tellement il y en a. Il faudrait des centaines de camions pour ramasser toutes ces caisses qui portent la marque "Fertige Metallpatronen für Feldgeschütze, Fried, Krupp, Essen."

Les Bulgares, ayant besoin de caisses pour transporter des cailleux afin d'empierrer la route pour le passage de leurs convois ont simplement jeté les obus dans les fossés et se servent de ces caisses Krupp posées sur des civières et des brancards d'ambulance que les Turcs ont également jetés dans leur fuite.

Cette panique est d'autant plus significative que les Turcs fuyant Kirk-Kilissé n'étaient pas poursuivis. Si les Bulgares avaient eu de la cavalerie ils auraient décimé ou capturé tout ce corps d'armée. Quelle valeur ces fuyards auront-ils à Tchataldja? Ne contribueront-ils pas à semer la panique dans les troupes fraiches d'Anatolie?

Le vainqueur de Kirk-Kilissé, le général Ratko Dimitrief, que j'ai vu ce matin, a une confiance illimitée dans ses hommes:

"Voyez vous, nous disait-il, nos troupes ont un élan et une endurance incomparables. Avec de pareils soldats on peut tout faire. Je suis heureux de voir des Français assister à notre combat suprême, car nous sommes vos élèves; nous nous sommes nourris des leçons de vos Bonnal, de vos Langlois, et cette guerre est la démonstration de la valeur des théories françaises."

Cet hommage dans la bouche d'un général victorieux ira au cœur de tous les Français.

Un Nouvel Empire Romain

Le bruit court, depuis que la paix est faite, d'une décision inattendue que prendrait le roi d'Italie....

Sa Majesté Victor Emmanuel III changerait de titre. A bref délai, elle substituerait au "Re d'Italia," le solennel "Imperator romanus," d'illustre mémoire.

Un certain nombre de ses ministres le pousse à cette résolution paraît-il, depuis le commencement de la guerre tripolitaine. On attendait, pour la proclamer, une grande victoire qui n'est pas venue. Mais puisque la paix est faite, et que le traité consacre l'occupation du territoire convoité, la reconstitution partielle de l'ancien domaine de Rome, on ne tarderait pas plus longtemps à mettre le roi Victor-Emmanuel sur le même pied que ses deux alliés.

L'un est empereur d'Allemagne; l'autre empereur d'Autriche. Empereur à son tour, le monarque de la maison de Savoie porterait ainsi le titre sonore, plus ample que celui de roi.

L'idée n'est pas banale. Rien ne s'oppose à ce qu'elle soit réalisée, et les peuples de toute l'Italie ne pourraient y voir qu'un accroissement de prestige, de quoi ils sont assez friands.

Empereur! Le souverain qui règne à Rome rattache ainsi le vingtième siècle au premier de l'ere chrétienne. Deux mille ans après, ou presque, il restaure César. C'est que trouvaille.

Reste la difficulté intérieure. Comment qualifier un empereur de l'Italie? Empereur romain, cela ne souffre pas de doute. On n'ira pas dire: "Imperatore d'Italia"? Ce ne serait plus conforme à la tradition historique, que l'on veut précisément renouer. C'est "Imperatore romano qu'il faudra consacrer par l'acte officiel.

Mais alors, les Piémontais, Lombards, Toscans, Calabrais, Siciliens, tous les peuples d'Italie, qui sont, à vrai dire, d'une belle unité de race, mais dont l'amour propre local a peut être aussi ses faiblesses, se montreront-ils satisfaits de voir ainsi Rome succéder, dans l'appellation officielle à l'Italie, si chèrement conquise, royaume par royaume, province par province, sur les intrus qui l'ont occupée depuis la décadence des Césars?

Le plus gros diamant du monde.

Le journal "Johannisburg Mail" annonce que l'on a découvert dans une mine du Cap un diamant pesant 1.649 carats. Il a la forme d'un œuf dont une extrémité aurait été coupée. C'est le plus gros diamant du monde, maintenant que le diamant Cullinan a été clivé.

Bons mots.

Sur le boulevard:

—Demandez la grande victoire remportée par les Turcs: un sou.

—La même remportée par les Bulgares: cinq centimes.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS

"Faust" de Gounod occupera toujours une place proéminante dans le répertoire classique. Après avoir entendu les œuvres plus compliquées de l'Ecole Moderne, on revoit toujours avec plaisir ce chef-d'œuvre. Pour la représentation de "Faust" de jeudi soir la distribution sera la même que la dernière fois. M. Putsani chantera le rôle de Faust, M. Montano, celui de Valentin et M. Bernard celui de Mephisto Marguerite nous sera présentée par Mlle Yerna, et Mlles Bertieri et de Thezillat chanteront respectivement Siebel et Dame Marthe.

Pour la représentation de samedi soir, donnée en l'honneur de la flotte américaine, l'attraction sera "Thaïs" à la place de "Lohengrin", ainsi qu'on l'avait annoncé. Ce changement a été fait à la requête du comité de réception qui pense que l'œuvre de Massenet plaira davantage. Le prix des places sera le même. Plusieurs des officiers assisteront au spectacle en uniforme. Dimanche soir la célèbre opérette "Joséphine Vendue par ses Sœurs".

Bureau de location de 10 à 5 heures, maison Werlein, 635 rue du Canal.

TULANE.

Tous ceux qui ont assisté à la représentation de "Pink Lady" parlent de la belle mise en scène et de l'excellente troupe, et ceci malgré le fait que cette représentation ait déjà été donnée l'année dernière.

Parmi les artistes John E. Young, comme Dondi fier, Olga de Baugh et Tessa Kosta sont les meilleurs.

L'engagement est pour la semaine entière.

Il y aura matinées mercredi et samedi en outre de la matinée spéciale le jour de Thanksgiving.

La semaine prochaine la direction annonce les vues animées de "Chasses en Afrique" par Paul J. Rainey.

CRESCENT.

M. Al H. Wilson continue d'être le favori du nombreux public qui chaque soir assiste à la représentation "It Happened in Potsdam" au théâtre Crescent. Il y aura matinée samedi et samedi.

La troupe qui accompagne M. Wilson est très bonne et la mise en scène magnifique.

On annonce pour la semaine prochaine Thomas E. Shea avec un répertoire de pièces célèbres.

ORPHEUM.

Bien que "Puss in Boots" soit un numéro un peu prétentieux pour un programme de Vaudeville, il n'y a rien qui puisse classer cette pièce au dessus de la moyenne des comédies musicales. La mise en scène est parfaite, le chœur assez bon et bien entrainé. Les principaux rôles sont bien tenus par Will J. Kennedy, Fred Wilson, Lena Mason et enfin David Abraham, Jr. qui joue le principal rôle, celui du chat.

Pope et son chien terrier nous donnent un numéro qui sort de l'ordinaire, ce chien étant certainement le mieux dressé du monde.

Harry Lester dans ses imitations de célébrités théâtrales a remporté assez de succès.

Les Kaufman sont revenus avec leur amusant numéro de minstrels nègres et ont été applaudis.

Un autre bon numéro est celui de James McCormack et Eleanor Irving dont les chants et les danses ont été bien accueillis par la salle.

Les cinq jongleurs Mowatts méritent également une mention spéciale pour leur adresse et leur riche mise en scène.

Pour terminer le programme quelques bonnes vues cinématographiques sont présentées au public.

Coupe Gordon Bennett.

Berlin, 25 novembre—Le classement officiel des ballons ayant pris part à la coupe Gordon Bennett, commencé à Stuttgart le 27 octobre, est le suivant

1. Picardie (France) 2191 kilomètres.
2. Ile de France (France) 2001 kilomètres.
3. Uncle Sam (Etats Unis) distance inconnue.
4. Frankfurt (Autriche) 1,769 kilomètres.
5. Zurich (Suisse) 1,523 kilomètres.
6. Reichsflugverein (Allemagne) 1,385 kilomètres.
7. Ninckelers (Belgique) 1,291 kilomètres.
8. Honeymoon (Angleterre) 1,253 kilomètres.

—o—

Feuilleton

-DE-

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 48. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

TROISIEME PARTIE

Autour d'un Berceau

I

Suite.

Bien que la complexion fût d'une brune, je ne pouvais préjuger de la nuance des cheveux, — de la nuance au moins qu'adoptait cette jeune femme pour se chevelure, étant données les fantaisies de coloration et de décoloration que l'art capillaire facilite.

Comment la reconnaitre jamais?

Ce masque blême, sans expression, sans parure, dénué de sourcils, presque de cils, étroitement encadré de ces blancheurs presque de linceul, qui sait?..... Dans l'éclat de la santé, de la vie, de la joie, avec la grâce d'une coiffure seyante, c'était peut-être une image de séduction. Des cœurs passionnés l'évoquaient peut-être en se consumant de désir....

Hélas!....

Les traits me parurent délicats, réguliers. La distinction se marquait au galbe allongé de l'ovale, à je ne sais quoi de fin et de fier, qui subsistait malgré cet affreux appareil, et malgré les crispations de souffrance.

Elle se décela également à l'élégance des attaches et des mains, lorsque je poursuivis l'examen de ce pauvre corps labouré par de terribles douleurs.

Mais la disproportion des jambes et des pieds me frappa. Les muscles des jambes surtout bien que d'un dessin remarquablement pur, ne se rapportaient pas, par leur développement et leur fermeté, à la gracilité fluette des bras.

On aurait dit qu'une gymnastique spéciale avait exercé les unes sans jamais faire travailler les autres.

Mais la nature offre souvent, sinon toujours, cette espèce d'inachèvement, ou de désharmonie, qui force les sculpteurs à faire poser plusieurs modèles pour obtenir un type complet de perfection plastique.

Un fait certain, c'est que j'avais sous les yeux une très jeune créature.

L'état qu'elle présentait à un examen médical fut resté incompréhensible, si l'odeur du chloroforme répandue dans la chambre ne l'eût expliqué.

L'influence de cet anesthésique, administré à une dose déraisonnable, imprudente — si non criminelle — suffirait à la rendre inconsciente, et à paralyser presque entièrement le travail de la maternité,—non seulement le travail volontaire, mais celui où l'organisme se détermine sous l'éperon de la douleur.

Inconsciente, elle l'était.... Non, insensible, Sa chair torturée, gémissait, — ce plaintif gémissement qui déchirait le cœur, — et, sans doute, à cette lamentation physique se mêlait le cri d'une détresse obscure.... Mais le cerveau ne discernait plus, ne répartissait plus la part cruelle des fibres saignantes, et l'autre part, — plus cruelle peut-être, de l'âme angoissée.

—Qu'a-t on fait!.... murmurai-je? Sans l'intervention de chloroforme, tout se fût passé normalement. Tandis qu'à présent, tout est à craindre. Qui a osé appliquer ce stupéfiant avec une prodigalité si coupable?

Je levai les yeux vers l'infirmière.

Non point pour une réponse positive à ma question, mais pour un éclaircissement quelconque, dont je pusse tirer parti.

Elle me considérait avec anxiété, sans répondre.

Et comme je lui dis encore quelques mots, non sans toute l'autorité dont j'étais capable, en appelant à sa conscience pour me venir en aide, elle finit par proférer des mots totalement incompréhensibles pour moi.

Elle parlait une langue sans aucun rapport avec celles que j'avais jamais entendues, —ce ce qui ne prouve rien: car tout langage ignoré découvre l'oreille. Et tel patois d'une région proche résonne de façon plus barbare qu'un idiome lointain dont on saisit au moins certaines démences ou inflexions.

Je ne rencontrai aucune syllabe familière dans ce que me dit cette femme. Pourtant elle parut ensuite comprendre certains ordres que je lui donnai, certains noms d'objets que je la priai de me passer, lorsqu'elle s'appliqua, sous ma direction, à joindre aux miens ses efforts pour sauver la malheureuse jeune mère et son enfant.

Jouait elle un rôle imposé? Etait-ce réellement une étrangère assez fraichement débarquée de son pays pour ne pas connaitre un seul mot de français? Que sais-je?

Pour moi, dans le drame qui se jouait-là, elle n'était qu'une comparse très inférieure. La chance voulut qu'elle fût une sensibilité complaisante, beaucoup de bonne volonté, des gestes précis et agiles.

Grâce à cette triple disposition, elle coopéra très efficacement à l'œuvre de salut que je m'efforçai d'accomplir, et dont, à certaines minutes, j'eus lieu de désespérer.

Combien prit-elle de temps, cette œuvre? Pendant combien d'heures cette inconnue et moi disputâmes-nous à la mort l'autre inconnue,— presque cadavre, aux pires minutes, par la rigidité effrayante, et appelâmes-nous désespérément à la vie l'infortuné petit être qui faillit avoir pour tombeau le sein glacé où toute palpitation s'éteignait?

Je ne sus pas quand la nuit fit place au jour.

Si l'aube grise de novembre filtra par quelque interstice des volets, je ne m'en aperçus pas.

L'électricité nous éclairait abondamment.

Par bonheur, rien ne me manqua de tout ce qui pouvait être nécessaire aux soins spéciaux que je prodiguai.

Ma trousse était complète. Et, pour ce qu'elle ne fournissait pas, je le trouvai là, sur cette table, où s'étalait tout un appareil d'infirmerie.

La garde me préparait tout, en personne d'expérience. C'était elle, probablement, qui s'était munie de si prévoyante façon.

Nous n'en pouvions plus, ni elle, ni moi, lorsque l'enfant vint au monde.

J'évaluai plus tard, à peu près, la durée de notre effort, de notre veille, de notre jeûne, et je ne m'étonnai plus de notre excessive fatigue.

Nous n'avions rien pris que du café très fort, bien qu'une religieuse (une véritable, cette fois ou celle de la voiture?.... je n'y fis pas attention) fût venue à deux reprises nous apporter un plateau chargé d'aliments.

Enfin, nous l'entendîmes crier, respirer, ce bébé, que j'accueillis dans le monde avec une pitié infinie.

C'était donc moi,—moi qui lui offrais le premier sourire de tendresse.... Moi, si éloignée de son destin, amenée de force en cette chambre où il naissait,—moi qui ne savais rien de lui, sinon qu'il entrait dans la vie sous de bien lugubres auspices.

Sa mère n'avait pas conscience qu'il fût là. Les yeux clos, peut-être pour toujours, elle ignorait l'orgueil et la joie de posséder un fils. L'appellerait-elle jamais de ce nom?.... Si la mort ne l'en privait pas, — comme cela paraissait probable (la malheureuse n'avait plus que le souffle!..) — quelque fatalité terrible lui arracherait ce trésor.

Quel dommage! Il était si beau, ce nouveau-né! Robuste, solide, bien constitué, le petit gaillard ne demandait qu'à vivre.

Un peu noir de suffocation à la première minute, il eût vite fait de mettre en jeu ses poumons, — ce qui nous valut quelques bons cris bien perçants, et ce qui éclaircit aussitôt son mignon visage.

Je mis un baiser sur ce petit front.

—Pauvre enfant! murmurai-je. Au moins quelqu'un t'aura souhaité la bienvenue. Et tu n'auras pas été tout à fait dépourvu de caresse à ton premier jour.

—Ainsi, c'est un garçon, dit une voix d'homme.

Je tressaillis de saisissement.

Depuis que l'infirmière, après avoir lavé l'enfant, me l'avait mis dans les bras pour s'occuper de la mère, je m'étais assise, accablée.

La réaction s'opérait en moi, après tant d'émotions et d'efforts.

Peut-être une demi torpeur m'engourdissait-elle. Certainement, quelque chose m'avait échappé.

Je ne saurais affirmer maintenant rien de net sur l'entrée de cet homme. Ma compagne lui avait-elle envoyé un message, un signal? S'était-elle absentée pour le prévenir? Les cris de